

L'ARMÉE BOURGUIGNONNE DE CHARLES LE TEMERAIRE DE 1465 A 1478.

I. APERÇU HISTORIQUE.

1. Tableau des campagnes et batailles.

Guerres du Bien Public			Campagnes rhénanes
Première campagne de France ou guerre du Bien Public proprement dit	Campagnes liégeoises	Campagnes de France	
1465 Montlhéry et traité de Conflans	1465 Montenaeken 1466 Dinant 1467 Brustem 1468 Liège	1469-1470 Guerre froide 1471 St-Quentin 1472 Nesles	1473 Gueldre 1474-1475 Neuss 1475 Lorraine 1476 Granson Morat 1477 Nancy

N. B. — Des opérations secondaires se déroulent en Bourgogne jusqu'en 1475, avec les combats principaux de :

- Guipy, en 1471, contre les Français;
- Hericourt, en 1474, contre les Suisses;
- Montreuilon, en 1475, contre les Français, et en Suisse dans tout le pays de Vaux et le Valais de 1475 à 1477.

Si l'on considère que d'une part, le désir de Charles de respecter et de faire respecter le traité de Conflans qui mit fin à la campagne de France en 1465, et que d'autre part la volonté du roi de France de se

soustraire à ses clauses furent les causes des campagnes qui se sont déroulées principalement au pays de Liège et en France jusqu'en 1472, on peut justifier le titre général que nous avons choisi pour la période 1465-1472. Et comme au cours de ces campagnes, Louis XI fit des Liégeois ses alliés ou mieux ses boucs émissaires, on pourrait aussi les appeler : campagnes franco-liégeoises, bien que Louis XI ait continué seul la lutte, après le sac de Liège. C'est la première solution que nous préférons, tout en faisant remarquer que les historiens ne donnent le nom de guerre du Bien Public qu'à la seule campagne de 1465.

2. Les guerres du Bien Public.

Philippe le Bon vieillissant, laisse de plus en plus à son fils la gestion des affaires. Ce dernier mécontent de la rétrocession par son père des villes de la Somme au roi de France et des agissements de ce dernier, accueille avec plaisir les propositions des grands seigneurs français et entre en 1464 dans la Ligue du Bien Public, dont il deviendra le plus important partenaire. Une marche concentrique sur Paris devait faire accepter par Louis XI, les revendications des princes. Après une avance hardie en territoire ennemi, Charles se trouve seul au rendez-vous sous les murs de Paris, et, apprenant l'arrivée du roi, se porte au-devant de lui, toujours seul. La rencontre a lieu à Montlhéry, le 16 juillet 1465. Il remporte une victoire tactique, restant maître du champ de bataille pendant quatre jours pleins, attendant celui qui voudra bien venir le défier. Victoire tactique sans avantage, sans signification, puisque Louis XI a pu réaliser le but qu'il se proposait, même au prix de l'abandon du champ de bataille : entrer dans sa capitale et l'empêcher de se rendre à l'adversaire. Les ligueurs enfin réunis passent curieusement trois mois sous les murs de Paris en escarmouches, discussions, palabres et se séparent, apparemment satisfaits, après que Louis XI leur eut accordé par le traité de Conflans ce qu'ils désiraient, alors que le roi n'avait eu en vue que la dislocation de ses ennemis aux moindres risques, tout en se promettant bien de reprendre dès que l'occasion s'en présenterait tout ce qu'il avait si facilement et si généreusement accordé. Charles obtint en particulier, la rétrocession des villes de la Somme. Une fois le traité signé, Charles se retourna vers la principauté de Liège, qui pour faire diversion avait attaqué l'armée bourguignonne laissée à ses frontières et s'était fait battre à Montenaeken. Un traité excluant la ville de Dinant fut signé à cette occasion.

Au cours des trois années suivantes, Louis XI menaçant les alliés du duc, força celui-ci à mobiliser, mais chaque fois le roi fit marche arrière ou sut détourner vers la principauté le danger qui le menaçait. Et c'est ainsi que Liège, réduite et affaiblie d'année en année, finit par être détruite en 1468, après que le roi de France eut, au traité de Péronne, confirmé les avantages consentis à son rival et consacré la ruine de son alliée.

Ce seront de nouvelles menaces contre les alliés et les tentatives de dénonciation unilatérales du traité de Péronne qui justifieront les opérations ultérieures en France.

Si 1469 fut une année calme et 1470 une période de guerre froide, la guerre se ralluma deux fois en 1471 et 1472, chaque fois dans le Nord et en Bourgogne, sans avantages décisifs ni pour l'un ni pour l'autre des adversaires.

3. Les campagnes rhénanes.

Entretemps Charles avait, en 1469, accepté en gage de Sigismond d'Autriche, le comté de Ferrette et s'était fait un allié du duc de Lorraine, situation nouvelle qui allait permettre la liaison entre le pays *d'en-deça* et *d'au-delà*, mais qui allait entraîner le duc de Bourgogne dans l'aventure, et, finalement, le désastre et la mort.

Ayant pris parti pour le vieux duc de Gueldre, Charles s'empare de ce duché en 1473, lorsque le fils menaça le père.

Champion du prince-évêque de Cologne, il se dirigea vers cette ville, lorsque les Bourgeois se révoltèrent contre leur prince. Le siège de Neuss, qui durera de juillet 1474 à juin 1475, marque en même temps que l'apogée, le point crucial de la carrière du duc de Bourgogne.

S'entêtant dans ce siège inutile, il laisse passer une chance unique d'en finir avec Louis XI, lorsqu'il néglige de se joindre au roi d'Angleterre descendu en France avec son armée et finalement circonvenu par le roi. Mais, par contre, il échappe à un désastre certain, quand Louis XI signe avec lui des trêves alors qu'il avait dressé contre lui Suisses, Lorrains et Alsaciens et qu'une attaque concentrique de tous ses ennemis le menaçait depuis l'Artois jusqu'à la rive droite du Rhin. La guerre sévit également en Bourgogne où les armées du duc essuient de sérieux revers à Héricourt. Curieuse attitude du roi de France qui rend même à son adversaire tous les territoires conquis. Il serait intéressant de rechercher à ce sujet si vraiment le roi ne voulait ou ne pouvait risquer la guerre, suite aux difficultés intérieures qu'il rencontrait dans son royaume.

Afin de venger l'affront qui lui avait été fait, rupture des alliances et exécution de son lieutenant Hagenbach, le duc lance sur la Lorraine ses troupes fatiguées et mécontentes puis pénètre en Suisse. Contre l'avis de plusieurs de ses capitaines, il livre dans des conditions défavorables les deux batailles de Granson et de Morat (mars et juin 1476) qui seront pour lui deux échecs si pas sanglants tout au moins désastreux à tous points de vue. Et c'est presque complètement abandonné de ses troupes qu'il tentera un effort désespéré à Nancy (1477) où il sera tué.

Triste fin d'une époque qui aurait pu être belle.

Un contemporain a pu écrire « il a perdu son trésor à Granson, l'honneur à Morat et la vie à Nancy ».

« Mane, Thecel, Phares » répètera un auteur d'aujourd'hui (Neret).

A la mort du duc, le roi de France s'empara de la Bourgogne et ne sera arrêté dans nos pays que par la défaite qu'il encourut à Guinégate en 1479.

II. IMPORTANCE DU TRAVAIL.

L'histoire militaire de l'armée bourguignonne de Charles le Téméraire, si étrange que cela puisse paraître, est en général peu ou mal connue.

On parle de l'organisation de l'armée du Duc, mais on en ignore presque tout. On vante son artillerie, mais on en ignore l'importance, le personnel, le nombre des pièces, leur portée. On passe sous silence les Services qui cependant étaient très développés. Il est difficile de déterminer son armement, son équipement au sujet desquels les sources monumentales réelles ou même représentatives font presque absolument défaut. On ignore l'emplacement du champ de bataille de Montenaeken, on en trouve deux à Morat. On s'interroge même sur la politique, les conceptions tactiques ou stratégiques.

Aucune étude d'ensemble approfondie et complète n'en a été faite. La plupart des travaux existants reposent sur des bases peu sûres et ceux qui ont quelque valeur abordent le plus souvent un problème bien déterminé, se plaçant à un point particulier et presque toujours à un échelon national voire même régional, belge, français, suisse, rhénan, lorrain ou liégeois, si bien qu'examinés séparément, ils jettent sur l'histoire une lumière fausse ou insuffisante.

1. Les sources.

- a) Les sources qu'elles soient archives ou littéraires sont insuffisantes, qu'il s'agisse de traiter la question dans son ensemble ou dans ses détails. Les archives (Lille-Dijon) sont fragmentaires et incomplètes. Les archives littéraires (chroniques) sont de valeur inégale et incomplète. Très importantes pour la période 1465-1468, les chroniques bourguignonnes vont en diminuant d'importance pour s'éteindre presque complètement après 1473. Elles sont alors remplacées par les sources lorraines, alsaciennes, suisses et italiennes, écrites d'ailleurs avec une autre optique.

Jean de Haynin, le meilleur chroniqueur militaire, très bien renseigné pour les années 1465 à 1469, est presque muet pour le reste de la période.

- b) Beaucoup d'archives sont encore inédites voire même inexploitées, (archives départementales du Nord, à Lille, en particulier).

Il n'est sans doute pas inutile de signaler l'importance des archives de Lille et l'intérêt que présenterait leur dépouillement. Au cours des trois visites beaucoup trop courtes hélas que nous avons pu y

effectuer, nous avons eu la chance d'identifier deux documents importants. Le premier est une copie ignorée de l'Ordonnance de 1473, répertoriée sans date par Dehaisme, mais portant au crayon au dos l'inscription 1465. Le second est une copie des ordonnances de 1476, dont jusqu'à ce jour on ne possédait qu'une traduction de la copie italienne faite par les ambassadeurs milanais; ce document est indiqué par Dehaisme, probablement 1475, sans aucune analyse ou titre.

- c) Comines a été longtemps la seule source (Lot, Delbrück). Or, Comines écrit pour justifier sa conduite à tel point que nous n'avons pas hésité à le classer non parmi les chroniqueurs bourguignons mais parmi les chroniqueurs français.

2. Incidence des études régionales.

Comme nous l'avons dit précédemment, les travaux régionaux ou nationaux ont faussé l'histoire de l'armée bourguignonne.

Dans l'histoire liégeoise, par exemple, la période bourguignonne peut former un tout. Le chanoine de Ram n'a-t-il pas dit que le sac de Liège en 1468 était l'épilogue d'un drame dont le prologue s'était joué à Montlhéry en 1465 ? Mais ce drame, ce tout liégeois, n'est qu'un épisode de l'histoire de Belgique et a fortiori de l'histoire de France. Or c'est là qu'il faut rechercher sa véritable signification.

Car Louis XI est omniprésent dans la vie de Charles où il intervient soit secrètement soit ouvertement, mais toujours efficacement. Charles est pour lui l'obstacle majeur à son œuvre d'unification, le danger, la menace qu'il saura toujours détourner au moment opportun vers d'autres régions : Liège, l'Alsace, la Lorraine ou la Suisse.

C'est donc dans le cadre de la France et en fonction de celle-ci qu'il faudra replacer l'histoire bourguignonne.

III. PROBLEMES A RESOUDRE.

Outre le problème des relations internationales de Charles, problème qui serait à lui seul matière à un travail important, quelques problèmes à résoudre apparaissent dans l'histoire de l'armée bourguignonne.

C'est avec plaisir que nous avons vu la plupart de nos hypothèses confirmées par Gingins de la Sarraz.

1. La personnalité du duc.

Charles est mal connu. Sans doute faut-il encore voir dans cette carence, l'influence des sources et de l'histoire nationales.

Cependant ce problème peut être très important car toute la politique de Charles semble dominée par sa personnalité.

Beaucoup ont voulu faire de lui un conquérant, aimant la guerre pour la guerre, alors qu'aucun document de l'époque ne vient appuyer cette affirmation. Pour ses contemporains, il fut le hardi. Un siècle plus tard, tout en l'appelant *le travaillant*, on dira de lui que de *hardi* il devint *téméraire* et de *guerrier*, *bataillard*. Certes, *hardi* et *téméraire*, il le fut dans dans toutes ses campagnes, mais il fut surtout un prince malheureux, qui échoua dans ses projets et qui par le fait même n'a pu trouver grâce devant la postérité, opinion que n'ont pu modifier les historiens modernes qui pour la plupart se sont basés presque exclusivement sur les chroniques de Philippe de Comines, vraisemblablement les plus accessibles mais non les plus impartiales, car ancien serviteur du duc, il n'a écrit que pour justifier sa conduite, lui qui avait quitté son maître pour aller servir Louis XI. Le retour aux sources nous montre, dans la vie du duc deux phases bien distinctes correspondant aux deux séries de campagnes aux fortunes diverses qu'il a menées.

Son comportement pendant la période 1465-1470 laisse de lui une impression excellente. Il se présente comme un véritable chevalier du moyen âge, possédant au plus haut point les sentiments d'honneur, de droit et de justice, respectueux des règles et des traditions.

Rappelons qu'à Montlhéry, au lieu de poursuivre le roi, il fait crier, comme au temps des preux, aux quatre points cardinaux, qu'il attendra de pied ferme sur le terrain, pendant quatre jours celui qui voudra bien venir le défier. Louis XI, souverain moderne, a d'autres préoccupations

Mais attardé dans un monde qui n'est plus le sien, incapable de répondre à ses adversaires avec leurs propres armes, son attitude ne lui causera que des déboires et finalement le conduira à la catastrophe et à la mort. Et c'est précisément avec le début de ses déboires et plus précisément vers 1474, qu'il apparaît comme un personnage de plus en plus désagréable, têtue, orgueilleux, aveugle. Et cependant toute sa politique ne peut-elle s'expliquer par le fait qu'il s'est toujours comporté comme le *chevalier du moyen âge* ?

Exceptons la première campagne de France, celle de Montlhéry, où il entra manifestement en guerre contre le roi de France pour reprendre les villes de la Somme qu'il juge indispensables pour la sécurité et le bien de ses Etats.

Pourquoi attaque-t-il les Liégeois en 1465 ? Parce que ces derniers l'ont attaqué pendant qu'il était en France.

Pourquoi les Dinantais sont-ils exclus des traités et finalement détruits ? Parce qu'ils avaient injurié le duc en le traitant de bâtard.

Pourquoi le duc mobilise-t-il contre la France de 1466 à 1472 ? Pour tenir sa parole vis-à-vis des princes.

Pourquoi détruit-il Liège ? Parce que les Liégeois sont des parjures.

En Gueldre, il est le champion du vieux duc.

A Cologne, celui de l'archevêque, son parent.

Il se retourne contre les Lorrains parce que ceux-ci renient leur traité d'alliance. Il intervient contre les Alsaciens, parce que ceux-ci ont exécuté Hagenbach et battu son armée en Bourgogne. Il attaque les Suisses parce qu'ils ont soutenu ses ennemis.

Accablé par ses ennemis, il ne songe à se retirer de peur de faillir sans doute à son honneur.

Jusqu'à présent, la tendance était d'expliquer ses guerres par son désir d'expansion, de conquêtes territoriales.

Cette idée ne se retrouve généralement pas chez les contemporains; et des historiens tels Pirenne, Witte, Gingins de la Sarraz, ont admis ou prouvé le caractère défensif des guerres bourguignonnes.

2. Le recrutement de l'armée de Charles le Hardi.

L'armée de Charles le Téméraire est souvent synonyme de bandes d'ordonnance.

Parfois quelques-uns font la distinction entre les troupes féodales (première période) et les compagnies d'ordonnance (deuxième période).

Certains ont écrit que Charles ne fit pas appel aux milices communales qui avaient trahi son père sous Calais en 1431. Cependant, si les troupes féodales constituèrent la grande partie de l'armée de 1465 à 1470, l'aide apportée par les communes et les campagnes pendant cette période fut loin d'être négligeable. Et si les compagnies d'ordonnance créées de 1471 à 1473, devaient supprimer toutes les autres prestations, les troupes féodales, les milices communales et rurales furent levées de plus en plus dès 1474, au point de se confondre finalement avec les compagnies d'ordonnance.

Certains ont vanté les compagnies d'ordonnance comme une armée idéale. Un examen approfondi montre cependant une organisation tracassière, parfois peu apte au combat.

L'étude des combats montre que Charles n'eut guère de bonheur avec ses ordonnances et que la période de revers commence avec la création de ces dernières.

3. Les effectifs.

Le problème des effectifs est également intéressant. En se basant sur des comptes, fragmentaires il est vrai, et non pas sur le sentiment, nous sommes parvenu pour la période 1465-1470 à montrer que les effectifs étaient très importants. En général, hommes d'armes et archers étaient comptés, mais un grand nombre d'hommes prenant une part active aux opérations n'étaient pas comptés : artilleurs, manœuvriers, voituriers, etc...

La lance, à l'effectif variable jusqu'en 1470, ne sera déterminée que dans les ordonnances, mais ne sera pas toujours respectée.

4. L'armement.

L'équipement et l'armement ne sont cités que dans les ordonnances ou dans certaines allusions des Chroniqueurs.

De toute façon, les sources écrites ne donnent que des noms.

Les sources monumentales devaient montrer les *objets*. Or les objets originaux pour cette époque font presque totalement défaut (quelques armes en Suisse); leurs représentations (miniatures, sculptures, estampes, sceaux, peintures) sont sujettes à caution. Aucune œuvre bourguignonne ne représente l'armée bourguignonne, mais des sujets antérieurs. On a dit que les artistes bourguignons réalistes avaient l'habitude de représenter des guerriers anciens, avec l'équipement et l'armement de leur époque. Un examen systématique de toutes ces œuvres montre que nous nous trouvons en présence d'un de ces slogans dangereux.

Ce sont encore les miniatures suisses avec Diebold Schilling qui nous montrent l'armée bourguignonne; malheureusement ces miniatures bien que constituant un précieux document, sont du type hâtif et simpliste. La plupart des problèmes restent sans solution. Les bannières ne correspondent pas toujours aux restes se trouvant dans les musées suisses. Il en est de même des pièces d'artillerie.

On est réduit à des hypothèses concernant la nature et la portée des armes (arcs, artillerie, la cadence de tir, le nombre de pièces). Au point de vue armures, l'époque semble être une époque de transition entre l'armure de Paris et l'armure de Milan, entre la gothique et la maximilienne. Or les armures gothiques antérieures à 1480 sont rares et en général incomplètes; les maximiliennes postérieures à 1480 sont nombreuses. La cassure est nette. On dirait vraiment qu'il y a eu vers 1480 un procédé de fabrication nouveau, ce qui semble confirmé par un manuscrit de l'époque. Il est bien entendu que des modèles plus archaïques à prédominance de mailles étaient encore portés.

La salade était la coiffure habituelle; une foule de lectures fait dire à Guillaume que l'armet était facultatif en 1472. Il semble pourtant certain que l'armet soit postérieur à 1480.

L'arc fut un des éléments des succès contre les Liégeois. Il perdit de son importance suite à l'adoption des armes à feu portatives, ce qui fut peut-être une des causes des défaites contre les Suisses.

L'artillerie était d'importance. L'artillerie légère (serpentine) jouait un rôle capital et reconnu dans les combats de 1465 à 1468, à tel point que l'on peut dire comme le répète la plupart des manuels militaires, que ce ne fut pas Gustave Adolphe qui fut l'inventeur de l'artillerie d'infanterie. Il n'en est pas question dans les ordonnances; si on la voit sur le dispositif de Neuss, elle ne figure pas au dispositif de bataille prévu pour Morat. Son importance semble diminuer dans la suite.

5. La stratégie et la tactique.

Est-il besoin de parler de stratégie ? Si un semblant de respect des règles apparaît en 1465-1468, les campagnes ultérieures sont marquées par une incohérence complète attribuable comme il l'a été dit précédemment à la personnalité même de Charles. On dit sa tactique imitée des Anglais parce que son père avait combattu longtemps avec les Anglais.

Cependant la tactique de 1465 à 1468 est une tactique homogène qui est plutôt une tactique française, elle-même tactique anglaise déformée.

Des méthodes ou des prescriptions d'alors sont encore appliquées maintenant, qu'il s'agisse de l'avant-garde, de la marche, de l'utilisation de l'artillerie, de la prise de cantonnement, de l'emploi des manœuvriers (génie actuel) chargée d'aménager les itinéraires; du combat défensif avec l'élément feu et de l'élément mouvement, des dépôts d'armes et d'équipement et de leurs inspections prévues et imprévues.

Les formations évolueront dès 1472, les lignes deviendront hétérogènes, mélange d'archers, de piquenaires et de cavaliers, le dispositif gagnera en profondeur pour présenter 7 échelons au moment de Morat.

On a attribué cette évolution à l'influence italienne ? C'est possible, car dès 1465, Charles fréquentait les Italiens avec Jean de Calabre, mais l'afflux massif d'Italiens n'eut lieu qu'à partir de 1473, c'est-à-dire après la publication des Ordonnances.

Un seul chroniqueur, Molinet, fait allusion à l'influence italienne pour questions d'organisation à propos de la subdivision de la compagnie en escadres et chambres.

IV. CONCLUSIONS.

L'étude de cette période de l'histoire militaire si négligée est non seulement intéressante par les problèmes que l'on y découvre, mais surtout passionnante par sa curieuse et brûlante actualité.

La plupart des problèmes qui se sont posés au duc se posent encore à l'heure actuelle; outre les problèmes tactiques déjà évoqués, citons l'armée de métier ou de milice, les difficultés de recrutement, la modernisation de l'armement, le financement de l'armée, le droit des gens où l'on traitait du sort des prisonniers, le droit à les faire travailler et la légitimité de faire périr le chef d'une armée vaincue.

Cette période nous démontre la permanence des principes de la guerre tout en condamnant ceux qui la réduisent à des chiffres, des flèches, des ellipses, ceux qui n'y voient que le côté mathématique en oubliant le côté humain.

Certes, le rapport des forces ne fut pas souvent favorable au duc, ses moyens ne furent pas toujours proportionnés aux buts poursuivis, ses forces furent souvent dispersées et gaspillées dans des actions secondaires, sa liberté d'action fut presque toujours entravée; sans doute pourrait-on lui reprocher des fautes tactiques, mauvaise adaptation au terrain, mauvaise utilisation de l'armement, mais en fin de compte la cause essentielle de son échec s'explique par le fait que ses troupes ne voulaient pas se battre. C'est la grande leçon de l'étude des campagnes : non seulement les gens se plaignaient de n'avoir plus le temps d'embrasser leurs femmes et leurs enfants ou refusaient de se rendre en Suisse « au marché à horions », mais encore refusaient de défendre chez eux leurs frontières, leur foyer, leur femme, leurs enfants, comme le rappellent de nombreuses remontrances du duc.

Puissions-nous ne pas l'oublier aujourd'hui.

Colonel Ch. BRUSTEN.